

Les journalistes et la science : représentation des pratiques professionnelles dans les journaux d'information des médias télévisuels généralistes

Christophe DELEU

Maître de conférences
Centre universitaire
d'enseignement du journalisme
de Strasbourg (CUEJ)
christophe.deleu@libertysurf.fr

Cette étude se situe dans le champ de la sociologie des professions de la communication et, plus précisément, de la production journalistique. Il s'agit, à travers l'analyse de la représentation des pratiques professionnelles, de s'intéresser à un acteur social particulier : le « journaliste scientifique » au sein du journal d'information télévisée.

On considère souvent les sciences dites « exactes » comme figurant parmi les sujets les plus complexes de l'actualité télévisée. À tort ou à raison, on imagine que le traitement de l'information scientifique à la télévision ne va pas de soi.

Comme pour celle de Watine (1997) sur la complexité et les médias, notre étude prend comme point de départ « *le sentiment [général] de superficialité, d'approximation et de réduction de nombreux contenus journalistiques par rapport à des questions dites complexes.* » Bourdieu (1996), dans son ouvrage sur la télévision, écrit : « *Plus une idée est complexe, plus elle est difficile à restituer* ». C'est donc la crédibilité des médias, leurs capacités à transmettre une information fiable, qui sont ici interrogées.

On pointe aussi souvent l'absence d'émissions scientifiques à la télévision. Les professionnels des médias eux-mêmes considèrent souvent les émissions scientifiques comme rébarbatives. Il en existe quelques-unes (des « niches », comme on les appelle), mais, pour notre

part, nous avons choisi de nous intéresser à un genre médiatique directement lié à l'actualité, le journal d'information télévisé. Un choix d'autant plus stratégique que le JT n'est pas un espace où on s'attend, *a priori*, à voir beaucoup de sujets scientifiques.

On imagine que la science n'est pas, à première vue, un thème approprié pour le journal d'information télévisé en raison des implications lourdes de son dispositif en matière de contraintes de production (travail dans l'urgence pour la fabrication des sujets) et de diffusion (des sujets plutôt courts : une à deux minutes). En outre, on peut se demander comment un sujet complexe peut être expliqué de façon compréhensible à un large public.

Par ailleurs, quand on additionne chaque soir les téléspectateurs du journal télévisé des six chaînes herziennes françaises, selon Médiamétrie, au mois de février 2004, on aboutit au chiffre impressionnant de 32 millions de personnes ! (ce total est bien sûr à nuancer, des téléspectateurs regardant plusieurs journaux à des heures différentes). Le JT est donc bien « le » média dominant en termes d'information, d'où l'intérêt de regarder de plus près la place qu'il accorde – ou non – à la science. Notons enfin que les études consacrées à la science et au journal télévisé sont, à notre connaissance, très peu nombreuses.

Plus globalement, notre problématique sur la représentation de la fonction du journaliste scientifique peut être présentée sous la forme de trois questions : 1. quels sont les rapports du journaliste avec la communauté scientifique (ses sources d'information) ? 2. quelles sont les contraintes liées à la thématique scientifique pour le journaliste de télévision ? 3. quelle image le journaliste pense-t-il renvoyer de la science dans le journal télévisé ?

Plusieurs recherches nous ont inspiré dans notre démarche d'ensemble : celles de Neveu (2001), Lemieux (2000), Accardo (1995) et Ruellan (1993) sur le milieu des journalistes ; celle de Mercier (1996) sur le journal télévisé ; celles de De Cheveigné, Jacquinot & Veron (1995), d'Audouze & Carrière (1988) et de Fouquier & Veron (1985) sur la médiation de la science. Mais ces études sont avant tout consacrées aux émissions scientifiques, qui relèvent de logiques de production différentes. Pour mener notre propre investigation, nous avons interrogé au sein des médias télévisuels généralistes français tous les journalistes dits « spécialisés » dans les sciences exactes, soit un total de six répondants : 2 journalistes de TF1 (sur un effectif d'environ 200) ; 2 pour France 2 (sur environ 200 journalistes) ; 1 pour France 3 (sur environ 200 journalistes, pour la rédaction nationale) ; 1 pour Canal+ (journaliste travaillant aussi pour I-Télévision, chaîne du câble). À noter que Arte et M6 n'ayant pas de

journalistes spécialisés en tant que tels dans le domaine des sciences, ces chaînes ont donc été écartées de l'enquête (pour le profil des journalistes, nous renvoyons à l'annexe 1).

Les sujets scientifiques dans les journaux télévisés ont, en moyenne, une durée d'une minute trente à deux minutes, la norme étant plutôt une minute trente. Ils présentent deux aspects : soit la science occupe une place centrale dans le reportage (par exemple, une découverte), soit elle n'est qu'un des aspects du sujet (inondations, catastrophe aérienne ou ferroviaire, etc.).

Relations avec les sources

Le scientifique est d'abord, pour le journaliste, une source d'information. Il nous a donc d'abord paru intéressant d'observer la nature des relations entre le journaliste et les scientifiques, du point de vue des journalistes. Ces relations renvoient bien sûr, dans le champ de la communication, au débat sur les sources et leur influence, qui suppose à la fois collaboration et lutte dans la recherche et la diffusion d'information, selon les intérêts des uns et des autres (Tunstall, 1971). L'interaction journaliste-source est aussi un enjeu important dans la mesure où, comme le rappelle Esquenazi (2002), l'exercice journalistique consiste à rapporter des faits constatés par d'autres.

L'image du scientifique

Le scientifique est un expert, ce qui, aux yeux des journalistes, lui confère une légitimité. Par légitimité, il faut ici entendre, selon Chevalier (1999), « le statut qui autorise un individu, un groupe d'individus (mais aussi une idée ou une action publique) à jouer le rôle qui est le sien aux yeux des autres membres [...] fruit d'un contrat qui instituera dans un champ social un domaine de compétence reconnu à un individu ou une idée, c'est-à-dire un domaine de prescription¹ ». Dans la sphère des médias, le scientifique est, comme toutes les figures d'experts, détenteur d'un savoir que le journaliste tente d'appréhender pour le transmettre au téléspectateur.

À ce titre, le scientifique est perçu comme une figure disposant d'un statut particulier : il est décrit comme quelqu'un de très accaparé par ses travaux, menant des recherches complexes. Face à lui, les journalistes oscillent entre respect (devant les travaux menés) et découragement (en raison des difficultés, parfois, pour traiter pareil discours à l'antenne). Notre étude montre que le scientifique n'est plus aujourd'hui perçu comme isolé dans une tour d'ivoire tel qu'il est décrit par Dunwoody (1984). Il apparaît bel et bien dans les journaux d'information. Les

journalistes sont unanimes : les scientifiques qui refusent de communiquer sont, aujourd'hui, plutôt rares (seuls deux répondants évoquent des « stars de la science » fermées au dialogue). Mais globalement, la plupart des journalistes décrivent les scientifiques comme ouverts, des gens brillants et doués et les relations sont décrites comme étant cordiales.

En revanche, la collaboration n'est jamais décrite comme allant de soi. Il y a toujours un travail de persuasion pour convaincre le scientifique de s'exprimer. Le travail n'est alors possible qu'à certaines conditions, en fonction des situations rencontrées. Deux règles semblent s'imposer : 1. le scientifique communique davantage sur ses propres travaux que sur ceux des autres (le journaliste peut avoir des difficultés, par exemple, à faire réagir un scientifique français lors d'une découverte internationale) ; 2. de manière plus générale, le journaliste estime que le scientifique craint souvent l'acte de communication en raison du regard critique de ses pairs (la communauté scientifique est décrite comme un univers où tout se sait très vite et où toute intervention médiatique peut avoir des conséquences).

En résumé, pour le journaliste, le scientifique est tiraillé entre la volonté de communiquer avec le média, d'en accepter les contraintes... et la peur d'apparaître comme vulgarisateur et simplificateur auprès de ses collègues et surtout de dire des inexactitudes (ainsi que le montrait déjà Dunwoody en 1984). Il y a enfin la peur de susciter des jalousies en apparaissant comme le seul spécialiste d'un domaine composé de plusieurs scientifiques.

Si les scientifiques refusent rarement les reportages, il ne faut pas pour autant en déduire que la communication est aisée : plusieurs journalistes constatent que les scientifiques qui savent vulgariser ne sont pas nombreux. L'un des répondants, expérimenté, est sévère. Selon lui, les scientifiques ne font pas vraiment d'efforts pour communiquer : « seuls 1% des scientifiques savent communiquer, et donnent l'impression que la science en France c'est 50 personnes » (il s'agit toutefois d'une position minoritaire, les autres répondants étant plus modérés).

Les journalistes, au fil de leur expérience, se constituent des carnets d'adresses (critère attestant de la compétence d'un bon professionnel), dans lesquels figurent les scientifiques qui savent communiquer et qui sont toujours disponibles pour une entrevue. Les journalistes établissent alors deux camps, ceux vers qui ils peuvent se tourner et les autres. Nous verrons plus loin que le discours scientifique, de par sa complexité, est perçu comme une contrainte télévisuelle importante.

Les journalistes font preuve d'autant plus de vigilance dans leurs relations avec les scientifiques qu'ils sont conscients du regard et du jugement de ces sources sur leur travail. C'est une donnée importante. Les journalistes de télévision ne sont pas des journalistes de revues scientifiques spécialisées, ils s'adressent avant tout à un large public pour qui ils vulgarisent l'information. Ce travail, aux yeux des répondants, est souvent perçu de façon négative par les scientifiques. Voyons donc, en forme de contrechamp à cette première série de remarques sur la représentation du scientifique, l'image que les journalistes pensent renvoyer aux scientifiques.

L'image du journaliste

Les adjectifs qui reviennent le plus souvent dans les propos des scientifiques pour qualifier les reportages du journal télévisé, selon les répondants, sont les suivants : « rapide », « limité », « superficiel ». La peur de la distorsion est souvent rappelée : pour les journalistes, les scientifiques ont peur que leurs propos soient déformés à force de schématisation. Tel répondant évoque, par exemple, la peur des scientifiques quand les médias laissent sous-entendre qu'une découverte peut avoir des conséquences positives pour la médecine, sans bémol. Autre exemple : une répondante se déclare elle-même scandalisée par les titres de certains médias révélant la présence d'eau sur la planète Mars, alors qu'on connaît cette information depuis des années.

Les journalistes décrivent cette perception de leur travail par les scientifiques comme un handicap, car il leur faut souvent convaincre de leur bonne foi avant de commencer à travailler, le risque étant, pour eux, de devenir les boucs-émissaires payant pour d'autres journalistes ayant commis des erreurs. Si un scientifique s'est considéré comme lésé dans un reportage auquel il a participé, il sera d'autant plus méfiant et difficile à convaincre de renouveler l'expérience. L'un des répondants, plus désabusé, ajoute que, par rapport aux reportages, les scientifiques ne sont dans la plupart du temps jamais contents.

Nous avons donc, d'un côté, le journaliste qui perçoit le scientifique comme une source légitime, mais d'accès difficile, au discours complexe, et, de l'autre, le scientifique qui semble percevoir le journaliste de télévision comme un déformateur potentiel. Pourquoi, alors, les scientifiques communiquent-ils en passant par les médias ?

Tous les répondants affirment que, désormais, les médias sont partout, et décrivent leurs relations avec les scientifiques comme des relations d'intérêt : les journalistes disent avoir besoin d'informations, de paroles de scientifiques, et que ces derniers ont eux aussi un intérêt

dans cet échange. L'image du scientifique que le journaliste dérange dans ses travaux solitaires n'est donc plus tout à fait d'actualité. Les répondants pensent au contraire que les motivations des scientifiques participent aujourd'hui d'un désir de reconnaissance au sein de la communauté scientifique et d'un besoin d'ancrage dans la vie sociale. Sans oublier les intérêts économiques comme la nécessité de rendre publics les travaux pour obtenir de nouvelles subventions. Ainsi, selon un de nos répondants, « un reportage au journal de 20 heures peut les aider à obtenir un financement [...] les contraintes économiques et sociales se sont invitées dans le champ de la recherche »).

Pour un autre des journalistes interrogés, les scientifiques ont une obligation de communiquer envers le public : « Les scientifiques ont le sentiment d'être marginalisés. Pour moi, si les médias ne parlent plus des scientifiques, c'est qu'ils n'ont rien fait pour qu'on parle d'eux. Il y a ceux qui pensent que leurs travaux sont tellement importants qu'ils ne peuvent pas se permettre de passer une heure avec une équipe de télévision [...] Si un jour ils n'ont plus de budget pour leur laboratoire, c'est regrettable pour eux, mais je ne les plaindrai pas. On ne peut pas demander d'un côté les budgets et les fonds publics pour financer des travaux et ne jamais rendre des comptes au public. Il y a des scientifiques qui pensent que s'ils ont publié un article dans Nature il y a cinq ans, ça justifie tout. Pour moi, ça justifie rien. »

Malgré tout, le contact se fait et des reportages sont réalisés. Notons que les services de communication des laboratoires de recherche jouent ici un rôle très actif. Certains scientifiques appellent même directement les journalistes pour leur faire part de leurs découvertes : « Avec les scientifiques, explique un des répondants, c'est une question d'intérêts communs. Nous avons besoin d'eux, ils ont besoin de nous. Ils sont un peu comme nous. Ce n'est pas la culture du scoop, mais, ils veulent être les premiers à découvrir quelque chose. Ils ne travaillent pas pour être les sous-fifres et les derniers à trouver quelque chose. Quand ils sont les premiers, ils veulent que ça se sache ! Le monde tourne comme cela ! ». Mais comment, et c'est notre quatrième point, cette communication s'établit-elle concrètement ?

Une relation particulière

Premièrement, la relation entre les médias et les scientifiques est une marquée par un « surcroît de professionnalisme » de la part des journalistes. C'est-à-dire que les qualités pour exercer leur métier doivent être renforcées devant la complexité de la matière. Les journalistes mettent en avant ce professionnalisme, leur savoir-faire, comme un écho au savoir du scientifique, perçu comme ayant un capital culturel important. L'enjeu est important : il faut gagner la confiance des

scientifiques et tout se passe bien. Pour gagner cette confiance, les journalistes prononcent les termes d'honnêteté, de rigueur, d'exactitude qui renvoient aux principes déontologiques fondateurs du journalisme, tels qu'ils sont énumérés dans toutes les chartes (Charte du journaliste de 1918 élaborée par le Syndicat national des journalistes français, Déclaration de Bordeaux de 1954). L'un des répondants, le seul à avoir une formation scientifique, rappelle même à ses sources qu'il a une thèse de biologie pour faciliter ses rapports. Pour cet autre répondant, « *il faut être très rigoureux. Résister de toutes ses forces au sensationnalisme. Et on y arrive. Le sensationnalisme, c'est monter en épingle des sujets qui n'en valent pas la peine. Quand une dépêche tombe et dit qu'il y a de l'eau sur Mars, alors que ça fait 10 ans qu'on le sait [...] Il ne faut pas être ridicule. Dire qu'on vient de découvrir de l'eau sur Mars serait sensationnaliste. Il y a une différence entre confirmer et découvrir. Il faut savoir ce que les mots veulent dire. Les nuances de sens sont fondamentales.* »

Deuxième caractéristique de cette communication particulière : la relation de dépendance du journaliste envers sa source. C'est un trait classique dans la relation entre une source et un journaliste. Mais, ici aussi, elle prend une forme particulière : c'est une relation de dépendance renforcée. En général, la dépendance renvoie à l'obtention de l'information (notamment dans le secteur de la justice). Ici, la dépendance renvoie à la compréhension. La possession d'une information ne suffit pas, il faut encore la décrypter. C'est une étape intéressante à analyser dans la production de l'information : le temps de compréhension de l'information par le journaliste, avant de la mettre en forme pour le spectateur. Ici, ce temps est plus long que dans d'autres secteurs. Le journaliste effectue un travail de traduction du discours scientifique en termes journalistiques, qu'il fait ensuite valider par le scientifique.

C'est dans ce travail d'approche que se traduit la dépendance du journaliste à l'égard de sa source, au capital culturel important, ce lien étant plus ou moins assumé puisqu'il introduit une interaction de type inégalitaire, en raison du savoir de la source. Témoignage : « *Le journaliste ne détient pas la connaissance. Le journaliste doit avoir un "carnet d'adresses" qui lui permet d'accéder à quelqu'un qui détient la connaissance. Ensuite, la façon de restituer la connaissance, quand quelqu'un a passé 20 ans de sa vie pour une étude, on ne peut pas espérer nous, en une minute, arriver à raconter les 20 années, à rendre compte de la complexité de l'étude. Moi, je procède par étapes. Lors de l'enregistrement, je dis ce que j'ai compris au scientifique, et il rectifie.* »

Une autre journaliste évoque l'humilité de dire : « *Je ne comprends pas, expliquez-moi. Une fois qu'on croit avoir compris, il faut demander au*

scientifique, avec son propre langage, si on a bien compris. » Et cet aveu : « Je serais vaniteux de croire que je suis aussi intelligent que les scientifiques ».

On perçoit, dans les propos des répondants, une responsabilité accrue du journaliste envers sa source. Comme si commettre des erreurs avait des conséquences plus fâcheuses dans le secteur scientifique que dans d'autres secteurs de l'information. En revanche, un journaliste, plus expérimenté, se rebelle contre cette pseudo-responsabilité : « Je me suis senti responsable devant la communauté scientifique pendant des années. Aujourd'hui, j'estime que je ne leur dois rien, et qu'ils ne me doivent rien ».

Le journaliste peut aussi s'effrayer de cette dépendance, de cette relation inégalitaire par rapport à cette source. Un mécanisme inconscient d'autodéfense peut alors se mettre en place. À cet instant, le surcroît de professionnalisme est alors plus indispensable que jamais : pour réaliser un sujet, le journaliste, devant la complexité d'une information et la peur de ne pas en maîtriser tous les aspects, choisit de ne pas s'adresser à un seul scientifique à qui il ferait confiance en acceptant son expertise ; ce serait la marque d'une trop grande dépendance à son égard. Il se tourne plutôt vers plusieurs sources scientifiques pour recouper l'information, croiser les expertises, avant de livrer une information fiable au téléspectateur.

Autre exemple : un journaliste doit comprendre si, à la suite d'un naufrage, un liquide s'étant répandu dans la mer est dangereux ou non. Invoquant sa responsabilité sociale (les risques – notamment économiques – liés à l'annonce d'une catastrophe), le journaliste affirme que le scientifique lui-même n'a pas la science infuse et dit consulter plus d'une dizaine d'experts pour se faire une idée. Comme pour contrer cette relation de dépendance, le journaliste va rappeler sa légitimité sociale, sa mission d'information : celle-ci est fondée sur un savoir spécifique (ses capacités à vulgariser).

La légitimité du journaliste

Tous les journalistes interrogés lors de notre enquête considèrent les scientifiques comme incapables de communiquer directement leurs travaux au grand public. La vulgarisation, c'est donc, selon eux, un savoir spécifique qui demande des compétences particulières. Notamment être capable de présenter les choses de façon simple. Autant les journalistes sont dépendants des scientifiques pour la compréhension des informations, autant ils se considèrent comme indispensables pour transmettre le savoir : sans eux, pas de vecteur entre les scientifiques et le grand public, pas de visibilité sociale pour les scientifiques. Le répondant évoque ainsi la réaction d'un scientifique à l'un de ses

reportages. Ce scientifique félicite le journaliste après un sujet qui a été regardé par son beau-frère. Grâce au reportage, pour la première fois, dit le scientifique, mon beau-frère a compris ce que je faisais ! Signe *a contrario* de cette spécificité revendiquée, le journaliste peut se méfier du scientifique qui vulgarise trop bien les choses. À chacun son rôle. Un répondant cite l'exemple d'un scientifique de renom qui communiquait et vulgarisait tellement dans les médias qu'il n'était plus vraiment un chercheur et était pris en flagrant délit d'ignorance sur un sujet.

Les journalistes mettent aussi en avant, sans que le problème n'ait d'ailleurs été évoqué dans le questionnaire, les carences de l'Éducation nationale et du système scolaire dans la transmission des connaissances scientifiques. Ils se forgent en quelque sorte une mission de « rattrapage » dans la transmission des connaissances (l'un d'entre eux cite le rapport Audouze-Carrière de 1988 selon lequel les connaissances scientifiques des citoyens sont principalement acquises par le biais de la télévision).

Les journalistes de télévision se présentent donc souvent comme la seule source d'informations scientifiques des téléspectateurs, ce qui renforce leur pouvoir. Cette conviction est au moins aussi forte que la conscience d'être dépendants des scientifiques.

En conclusion de cette première partie, on peut observer que si le journaliste se sent responsable vis-à-vis du scientifique dont il dépend, il marque son autonomie. Pour reprendre les termes de Macé (2004), qui a mené une étude sur les journalistes couvrant la violence urbaine, le journaliste scientifique marque cette autonomie en minimisant les « effets d'agenda » et « les effets de cadrage ». Les effets d'agenda consistent, pour les journalistes, à ne pas choisir leurs sujets, mais à être dépendants d'un calendrier imposé par d'autres. Les effets de cadrage consistent à utiliser le langage de la source (mimétisme) au risque d'être instrumentalisé. Ici, les effets d'agenda sont limités : le journaliste ne calque pas son agenda sur celui du scientifique (des faits importants pour la communauté scientifique sont ignorés, on le verra). Les effets de cadrage sont quasi nuls puisque le journaliste rejette la complexité du discours scientifique dans un souci de vulgarisation (ce qu'on va aussi observer).

Les contraintes du dispositif « journal télévisuel » pour l'information scientifique

Nous n'évoquerons ici que les contraintes les plus spécifiques au traitement de l'actualité scientifique. Il y a des contraintes qui s'imposent à tous les journalistes de télévision, quel que soit leur secteur : les contraintes de temps (parfois un reportage par jour, qui doit être prêt

pour une certaine heure) et les contraintes de format (un reportage, nous l'avons dit, dure en général une minute trente, guère plus).

Les sujets scientifiques sont plutôt bien accueillis par les rédactions (« effet bulle d'air » dans un monde décrit comme « pas toujours rose »). Il faut relativiser, car bien souvent les journalistes s'autocensurent, ne proposent un sujet que s'il est certain d'être accepté. Le sujet doit d'abord être simple. Tel répondant explique : « Il est vrai que pour expliquer des choses dans les sciences et aller un peu plus dans le vif du sujet, il faut prendre un peu de temps ; ça n'est pas le but du journal télévisé. [Son] but, c'est de délivrer une information, à compléter pour le téléspectateur par la presse écrite, par la radio, par des magazines, des documentaires, etc. Le journal [télévisé], c'est un focus à un moment donné sur un sujet précis, avec une information principale, pas 36 000, donc c'est pas des dossiers de fond sur des sujets. » Autre témoignage concordant : « Notre métier consiste à vulgariser, à rendre simple, de façon visuelle. Il faut être simple. Il ne faut pas vouloir donner toutes les informations. Il faut donner l'information principale et l'expliquer. Toute la journée, les gens ont été sollicités par beaucoup d'informations. L'information s'enchaîne : avant il y a un sujet, après il y en a un autre. Le soir, au 20 heures, on arrive à la fin d'une journée déjà éprouvante en matière d'informations, le journal c'est beaucoup d'informations. Il y a 25 sujets. Il faut que le téléspectateur comprenne du premier coup, au bout de la minute trente. Voilà pourquoi il faut une seule information dans notre sujet. »

Le discours scientifique

Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, le « discours » du scientifique est souvent perçu comme incompatible avec le contenu du JT. D'autant que dans une minute trente, dix à trente secondes de l'interview du scientifique seront conservées en fonction de l'intérêt du message (aux yeux du journaliste). L'interview du scientifique est un exercice périlleux pour le journaliste. Il faut d'abord prévenir l'interviewé de la durée du reportage pour qu'il n'ait pas de surprise. Il faut souvent recommencer l'interview pour que les propos soient davantage compréhensibles et synthétiques. La mise à l'antenne du discours scientifique impose l'abandon du vocabulaire scientifique, décrit comme une langue étrangère. C'est une contrainte indispensable pour que le scientifique accède à l'espace du journal télévisé : « Vous n'êtes pas obligés d'utiliser votre jargon ! », expliquent les journalistes aux scientifiques. Autre exemple : « Il y a des scientifiques qui vous disent : " vous avez parlé de la destruction du réacteur, on comprend qu'il a explosé alors qu'en fait il n'a pas été détruit". Alors oui, si vous voulez que je vous dise que 60 % des crayons de combustibles ont fondu, je sais le faire, mais, en l'occurrence, c'est pas le

problème. Si je commence à dire que 60 % des crayons de combustibles avec des pastilles d'uranium dedans..., Madame Michu ne va plus savoir de quoi il s'agit. Si vous dites que le réacteur a été détruit, là on sait.»

À l'arrivée, il est demandé au scientifique de dire l'essentiel en quelques secondes. Mais tous n'en sont pas nécessairement capables. Ce constat n'est pas forcément une critique chez tous les journalistes, parfois compréhensifs devant la difficulté de l'exercice : « *Il est vrai que pour les scientifiques, explique un répondant, il n'est pas toujours évident de s'exprimer sur un thème quel qu'il soit en 20 secondes. Il n'est pas évident de résumer des travaux, ce qui va tenir dans un pavé de 150 pages issu des recherches.* »

Dans leur majorité, les répondants disent que les scientifiques qui acceptent les propositions de reportages acceptent plutôt bien ces contraintes. Les journalistes mettent précisément en place un mécanisme de sélection qui leur permet de surmonter les contraintes liées à la complexité du discours scientifique. La pratique journalistique dominante consiste à avoir un scientifique « référent » pour chaque thème : « *Quand le média a trouvé quelqu'un qui parle vraiment bien, précise tel journaliste, il va le prendre, que ce soit un ténor scientifique ou pas. Le scientifique, s'il a un niveau suffisant pour en parler intelligemment, même si ce n'est pas lui qui fait toutes les découvertes, si c'est lui qui parle bien, c'est lui qui sera devant. Mais le réflexe, par exemple, quand on parle de génétique, c'est Axel Kahn, c'est la rolls de la communication. Vous êtes sûr d'avoir un propos clair, énergique, pertinent. Il y a un réflexe de facilité dû aux contraintes de délai pour faire les choses. En plus, si on prend l'exemple d'Axel Kahn, il est connu des téléspectateurs, c'est plus familier, ils ont moins peur de ne pas comprendre. À raison d'ailleurs.* »

Les journalistes sont conscients du risque lié à « l'effet porte-parole ». Quand ils ont davantage de temps, ils disent essayer de trouver d'autres intervenants, mais ces conditions favorables sont plutôt rares.

La notion de grand public

Pour qu'un sujet scientifique soit traité, il faut qu'il concerne un maximum de gens. Cette remarque ne surprendra pas : les chaînes de télévision généralistes visent le plus grand nombre de téléspectateurs. Ce qui est intéressant, c'est de s'interroger sur cette notion de grand public, qui est une notion floue, jamais définie par les journalistes, qui reconnaissent son aspect protéiforme.

Les journalistes interrogés disent ainsi : « *Il faut que ça concerne tous les Français* » ; « *L'information doit être "concernante" [néologisme créé par un répondant]* » ; « *Si l'information est strictement fondamentale [...] sans*

perspective d'application, ça aura moins de chance de passer» ; « L'information ne doit pas concerner une frange d'initiés » ; « Le journaliste ne pas être trop précurseur », etc.

Parmi les méthodes pour tenter de définir ce qui est «*grand public*», un journaliste explique qu'il consulte ses collègues de la rédaction pour tester son sujet en termes d'intérêt. Quoi qu'il en soit, la médecine est manifestement le thème le plus porteur, car le journaliste peut faire le lien entre une découverte et ses effets sur la santé des téléspectateurs. Les chercheurs qui se sont penchés sur les médias ont souvent une vision négative de la notion de grand public (qui renvoie au terme de *mass media*, aux critiques de l'École de Francfort, à une certaine forme d'aliénation). La notion de grand public est aussi parfois valorisée (Wolton, 1990).

Les journalistes font émerger cette difficulté à s'adresser au plus grand nombre possible, un public anonyme et mal défini par essence. Ils évoquent ainsi «*les gens*», «*les Français*», ou encore, pour l'un d'entre eux, «*Madame Michu*», célèbre incarnation du public fantôme, élevé au rang de mythe professionnel (Le Bohec, 2000). Cette référence récurrente au public – sans véritablement le définir – peut étonner car l'on sait que l'information est très diversement reçue en fonction «*des*» publics. Les responsables des médias connaissent aujourd'hui les caractéristiques sociologiques de leurs publics. Pour les télévisions généralistes, ces données ne suffisent pas toujours dans la mesure où l'objectif principal est de toucher le plus large public possible. Par rapport au public des sciences à la télévision, il y a même eu des études (De Cheveigné, Jacquinot & Véron, 1995). Les journalistes des médias généralistes, loin de percevoir le public comme composé de segments aux traits particuliers, préfèrent le considérer comme un tout anonyme à qui ils adressent le même message.

La loi de l'image

À la télévision, l'image est par définition une contrainte qui s'applique à tous les sujets. Mais c'est encore plus vrai pour ce qui a trait aux sujets scientifiques. Avant l'apparition de la télévision, l'image faisait débat dans le secteur scientifique (voir à ce propos les réactions aux images publiées dans l'*Encyclopédie* de Diderot [Jeanneret, 1994]). On y accuse déjà les images d'être schématiques et de déformer la réalité. En télévision, c'est une loi : pour qu'un sujet soit retenu, il faut des images, que ça soit «*visuel*».

Un scientifique qui parle, par exemple, ce n'est pas une image en termes journalistiques. Car ce n'est pas ce que les journalistes appellent

« *une tranche de vie* ». Et, de façon plus générale, les sujets scientifiques appellent beaucoup d'explications, ce qui est considéré comme rébarbatif aux yeux des journalistes. Il faut entendre « *explicatif* » en opposition à « *narratif* » (ce qui est recherché). Un de nos répondants précise les choses : « *Faut pas être froid, faut être sexy ; et quand on est dans l'explication, c'est pas évident. C'est extrêmement plat. Le défi, pour le journaliste scientifique, c'est d'être narratif (faire une histoire) avec de l'explicatif. Quand on est dans l'explication, il est rare d'avoir des séquences, des tranches de vie, qui permettent d'alléger la dureté, la lourdeur d'un propos explicatif [...]. Quand on explique quelle est la structure de la matière et que le seul support, c'est un mec derrière son ordinateur, si on a la chance d'avoir de très belles images ça va... [Mais si] y a pas de truc vivant, on est vraiment dans l'abstrait. Le challenge, c'est arriver à être clair, à donner des informations, à expliquer tout en insérant des trucs vivants.* »

Dans certains cas, c'est au nom de ce grand public anonyme, évoqué précédemment, que le journaliste s'exprime, et non en son nom propre. Ce qui conduit à des paradoxes ; dans le dernier exemple, le journaliste cité ajoute : « *Moi, je trouve ça passionnant un scientifique derrière son ordinateur !* »

Comme le conçoit un autre répondant, c'est l'image qui commande. Par conséquent, en l'absence d'image, il n'y a pas de sujet, même pour des sujets scientifiques importants. À l'inverse, des images peuvent donner naissance à un sujet au faible intérêt scientifique : « *Oui. Si vous avez un très beau film sur le vol des abeilles, vous n'allez pas vous en priver. Il faut que l'image soit assez bluffante. Et vrai en même temps* » Autre point de vue exprimé : « *Par exemple, lors d'un sujet sur les moisissures, je vois que des champignons peuvent avoir 200 mètres de long en Amazonie. A priori, vous n'avez aucune raison de parler de ça dans l'actualité. Mais les images vont vous faire prendre conscience qu'on partage la planète avec des espèces très différentes de nous, c'est intéressant. C'est en regardant la cassette que ça vous saute aux yeux. Avant de la regarder, vous n'aviez aucune raison de faire ce sujet.* »

L'un des journalistes se rend aux « Rencontres audiovisuelles scientifiques » et sélectionne des images qui peuvent être à l'origine de reportages. Toutes les images des sujets scientifiques ne sont pas spectaculaires, mais une image spectaculaire garantit quasiment la présence à l'antenne. Un autre journaliste évoque une dépêche qui annonce des recherches de scientifiques... qui tentent d'implanter des dents à des poules ! Aussitôt, la rédaction du journal demande au journaliste un sujet là-dessus et la première image du reportage sera

une image virtuelle montrant une poule avec des dents, alors que les recherches sont loin d'être terminées.

Il y a cependant deux contournements possibles à l'absence d'images. Premièrement, notre étude met en avant une évolution dans le traitement des sujets scientifiques à la télévision : les nouvelles technologies permettent, en effet, de plus en plus au journaliste de réaliser des images virtuelles, de recourir à la palette graphique pour expliquer tel ou tel phénomène. L'un d'entre eux prétend même que tout devient possible grâce à ces images. Avant, il y avait surtout des schémas et des maquettes. Deuxièmement, les sources d'informations (centres de recherche, laboratoires, milieux industriels) livrent de plus en plus d'images au journaliste, étant conscientes que sans images, il n'y a pas de reportage. Certaines images sont peu adaptées au journal télévisé, dans ce cas elles ne sont pas diffusées. En revanche, d'autres sont appréciées et nourrissent des reportages (celles par exemple de la Nasa, de l'Agence spatiale européenne). Les journalistes précisent que la livraison de ces images est toujours gratuite. Un autre répondant ajoute que les sources anglo-saxonnes savent mieux communiquer et livrent des reportages « clefs en main ». Ce type de reportage suscite un sentiment de méfiance.

L'image de la science

Une couverture inégale

Les journalistes confient que les différents domaines de la science sont inégalement traités. Parmi les domaines les mieux couverts, on retrouve tout ce qui a trait à l'espace, l'astrophysique, l'astronomie, le biomédical (biologie avec application médicale, génétique, clonage), les nouvelles technologies, l'environnement. En revanche, certains sujets sont nettement moins prisés comme la chimie, la biologie non médicale, les nanotechnologies, les mathématiques. Un journaliste de notre groupe-test confie avoir réalisé un jour un sujet sur les maths en montrant l'intérêt que cela pouvait avoir pour comprendre le monde. Mais sa rédaction en chef, tout en louant son effort, lui a dit que ça restait une simple curiosité intellectuelle.

L'agenda scientifique n'est pas non plus forcément bien couvert : *« L'agenda des scientifiques, c'est plus des découvertes qui vont faire penser à des choses nouvelles, intellectuellement. Du coup, si c'est plus difficile à expliquer, ça ne passe pas à la télé. Une info qui intellectuellement est importante pour les scientifiques, si elle n'implique pas une application médicale ou "concernante", c'est sûr qu'elle est plus difficile à faire passer. La preuve qu'il y*

a une énergie sombre qui poussait l'univers en expansion, c'était important pour les astrophysiciens, mais on ne l'a pas traité sur Canal+.»

La science en débat

Enfin, notre étude montre que la couverture de la science dans les journaux d'information peut être de nature très éclatée. Dans certains cas, les sujets sont la science elle-même ; dans d'autres, c'est un débat qu'elle fait naître. Les journalistes constatent qu'on leur demande souvent de traiter davantage les débats politique, social, moral... que l'aspect scientifique lui-même. Là-dessus, les journalistes sont assez partagés. Certains en sont satisfaits, estiment que c'est une partie de leur métier que de s'intéresser à la dimension plus « polémique » des sujets. D'autres, en revanche, regrettent cette évolution et ne veulent traiter que le sujet scientifique lui-même. Deux témoignages illustrent bien ce grand écart entre les deux conceptions des choses.

Voyons d'abord la réaction de rejet d'un répondant ayant une formation scientifique : *« La science toute puissante et bienfaitrice fait peur. C'est la science qui ne contrôle rien et qui fait des conneries. J'aurais tendance à être trop scientifique, à prendre le contre-pied du journaliste qui va être alarmiste. Moi, quand on me dit que les OGM sont mauvais pour la santé, faut savoir estimer les risques. Il y a souvent une disproportion de l'estimation des risques. Moi, je vais démarrer moins vite que les autres sur un sujet de controverse. Le clonage des Râéliens, c'était pourri. Parce qu'ils ne savent pas comment se fait un clonage, les médias ont donné trop d'importance à cette annonce. À Canal, quand je me suis rendu compte de ça, les médias américains commençaient à se remettre en question. J'ai alerté la rédaction, on m'a dit : "Ils sont en train de faire des monstres, toi tu penses à faire de l'auto-flagellation". Sur l'affaire des abeilles et d'une substance qui les tue, j'ai peut-être été un peu frileux. J'ai eu tendance à minimiser les choses. Si j'avais plus d'expérience, j'aurais plus d'assise pour imposer les choses. Mais je suis un peu court encore. »*

Le discours est plus nuancé chez cet autre répondant (qui n'a pas de formation scientifique) : *« Par rapport à la peur, on essaie toujours de relativiser, mais c'est pas facile. On est soumis nous-mêmes à des contraintes éditoriales. Parfois, les éditions [qui coordonnent le sommaire des journaux] nous disent : "Quand même ça fait peur !", et on leur dit : "Eh bien non, les contacts qu'on a eus au téléphone nous disent que c'est pas si grave que ça, il faut mesurer les choses". C'est un dialogue. Quand je dis que c'est du "pipeau", ils m'écoutent. Dans les autres rédactions, ce n'est pas toujours le cas. J'essaie de ne pas sombrer dans le délire "On va tous mourir" [...] En même temps, il y a des sujets qui font peur, à moi aussi. Il y a peut-être des dérives dans les médias qui accentuent la psychose (vache folle, saumon d'élevage). Le*

réchauffement planétaire fait peur ; tous les faits montrent qu'il y a des phénomènes très inquiétants. Nous, notre rôle n'est pas d'administrer une piqûre de morphine aux Français tous les soirs en leur disant que tout va bien. C'est de dire : "On va au-devant de pas mal de problèmes". Sans tomber dans le sensationnalisme outrancier. J'ai une fonction de valorisation des recherches réalisées, et d'autres sujets de mise en alerte. »

Conclusion

Cette inclination à s'intéresser davantage aux « débats » suscités qu'à la « science » elle-même est, croyons-nous, à relier à l'évolution décrite par Chervin (2003). Ce dernier constate, en effet, que la science a été louée par la télévision, des années 1950 au début des années 1970 (l'imaginaire lié par exemple à la présence de l'homme sur la lune). Mais depuis lors, les médias – ainsi que la société – éprouvent davantage de défiance envers la science, inconsciemment associée aux grandes inquiétudes de l'époque. La science fait certes encore rêver, mais elle fait aussi très peur... Cela dit, ainsi que le montrent plusieurs des témoignages que nous avons recueillis au cours de notre enquête, il y a encore une vraie place pour les sciences dans les journaux d'information à la télévision. Mais, comme dans la plupart des programmes, la figure de l'expert (ici le scientifique) est clairement en crise. Parce que la télévision préfère aujourd'hui, de plus en plus, le témoignage de l'anonyme au savoir du professionnel. Parce que le « vécu » (*human interest*) domine la connaissance. Pour accéder à l'espace médiatique et espérer que son message soit entendu, le scientifique doit accepter des contraintes très strictes puisqu'il lui faut renoncer à son langage d'expert, jugé trop hermétique pour le commun des mortels... Après les premiers enseignements de nos six entretiens, seule une analyse discursive permettra maintenant de savoir « comment » les journalistes parlent aujourd'hui de la science dans les reportages d'informations à la télévision ■

Références bibliographiques

- ACCARDO A. (1995), *Journalistes au quotidien. Outils pour une socioanalyse des pratiques journalistiques*, Bordeaux, Le Mascaret.
- ALLEMAND É. (1983), *L'information scientifique à la télévision*, Paris, Anthropos.
- AUDOUZE J. & J.-C. CARRIÈRE (1988), « Science et télévision », *Rapport établi à la demande d'Hubert Curien, ministre de la Recherche et de la Technologie et de Catherine Tasca, déléguée chargée de la communication*, Paris.

- BABOU I. & J. LE MAREC (2003), « Science, musée et télévision : discours sur le cerveau » *Communication et langages*, n°138, pp.69-88.
- BOURDIEU P. (1996), *Sur la télévision*, Paris, Liber.
- CHEVIN J. (2003), « Le traitement des thématiques scientifiques dans le journal télévisé de 1949 à 1995 », dans LEBŒUF C. & N. PÉLISSIER, *Communiquer l'information scientifique. Éthique du journalisme et stratégie des organisations*, Paris, L'Harmattan, pp.189-209
- CHEVIN J. & S. DE CHEVEIGNÉ (2003), « Biotechnologies et médias », *Communication et langages*, n°138, pp.42-55.
- CHEVALIER Y. (1999), *L'expert et la télévision*, Paris, CNRS Éditions.
- COLLECTIF (1997), « Le traitement journalistique de la complexité », *Les Cahiers du journalisme*, n°3, juin, 1997.
- COLLECTIF (1984), « La science à la télévision », *Études de radio-télévision*, RTBF, n°33.
- COLLECTIF (1990), « Science et télévision », *Dossiers de l'audiovisuel* n°31.
- DE CHEVEIGNÉ S., JACQUINOT G. & E. VÉRON (1995), « La science médiatisée : formes et lectures de la vulgarisation scientifique à la télévision », Paris, *Rapport pour le Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche et le Centre National de la Recherche Scientifique*.
- DUNWOODY S. (1984), « Scientifiques et journalistes, une culture commune ? », *Études de radio-télévision*, RTBF n°33, pp.17-27.
- ESQUENAZI J.-P. (2002), *L'écriture de l'actualité : pour une sociologie du discours médiatique*, Grenoble, PUG.
- FOUQUIER E. & E. VÉRON (1985), *Les spectacles scientifiques à la télévision*, Paris, La documentation française.
- JACQUES J. & D. RAICHVARG (1991), *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation scientifique*, Paris, Seuil.
- JACOBI D. & B. SCHIELE (1988), *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance*, Paris, Seyssel, Champ Vallon.
- JEANNERET Y. (1994), *Écrire la science*, Paris, PUF.
- KAPITZ C. (2003), « Xénogreffes : l'éthique dans la presse quotidienne française », *Communication et langages*, n°138, pp.57-68.
- LE BOHEC J. (2000), *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, L'Harmattan.
- LEMIEUX C. (2000), *Mauvaise presse*, Paris, Métailié.
- MACÉ É. (2004) « Les faits divers de "violence urbaine" : ef fets d'agenda et de cadrage journalistique », *Cahiers du journalisme*, n°14, pp.188-200
- MERCIER A. (1996), *Le journal télévisé*, Paris, Presses de Sciences Po.
- NEVEU E. (2001), *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte.
- RUELLAN D. (1993), *Le professionnalisme du flou*, Grenoble, PUG.
- TUNSTALL J. (1971), *Journalists at work. Specialist Correspondents, Their News Organizations, New Sources and Competitor-Colleagues*, Londres, Constable.

WATINE T. (1997), « Journalisme et complexité », *Les Cahiers du journalisme*, n°3, pp.14-25

WOLTON D. (1990), *Éloge du grand public*, Paris, Flammarion-.

Annexe 1 : profil des six journalistes interrogés

Âge :

- de 20 à 30 ans : 1
- de 30 à 40 ans : 3
- de 40 à 50 ans : 0
- 50 ans et plus : 2

Note : 2 ont plus de 50 ans, 3 ont de 30 à 40 ans, 1 a entre 20 et 30 ans. Sexe : 5 hommes, 1 femme.

Niveau d'études :

- École de journalisme : 4
- Université (précisez la discipline) : maîtrise arts et lettres ; thèse de biologie ; maîtrise d'histoire ; licence d'anglais.
- niveau BAC (C et D) : 2

Note : 4 sur 6 ont fait une école de journalisme, 4 sur 6 ont fait des études supérieures : licence d'anglais, maîtrise d'histoire, maîtrise d'arts et de lettres, thèse de biologie.

Depuis combien de temps êtes-vous journaliste scientifique ?

- de 0 à 1 an : 0
- De 1 à 3 ans : 1
- De 3 à 5 ans : 1
- De 5 à 7 ans : 0
- De 7 à 10 ans : 1
- Plus de 10 ans : 3

Note : Trois sont journalistes scientifiques depuis plus de 10 ans, un depuis 8 ans, un depuis 4 ans, un depuis 2 ans.

Est-ce un choix personnel ? Oui : 6

Note : Tous disent être journalistes spécialisés dans les sciences par passion, ou par goût. Les entretiens étaient semi-directifs.

Annexe 2 : Le questionnaire

Rapports avec les sources

- Quelles sont les sources dont vous disposez ?
- Acteurs (préciser le statut)
Sources écrites
Autres
- Diffusez-vous des interviews de scientifiques ? Quelles sont les contraintes liées à la diffusion de leur discours ?
- Comment qualifieriez-vous vos rapports avec la communauté scientifique ? Quel regard porte-t-elle sur votre travail ?
- Vos sources répondent-elles facilement à vos propositions de reportages ? Pourquoi ?
- Diriez-vous que la communauté scientifique, en majorité, ressent de l'intérêt, de l'indifférence, ou de l'hostilité pour les médias ?
- N'avez-vous pas l'impression que certains scientifiques hésitent à collaborer avec les médias en raison de la peur du jugement de leurs pairs ?
- De nombreuses découvertes scientifiques sont annoncées dans des revues spécialisées. Ce type de publications peut-il être à l'origine de reportages ? (exemples de revues, et de découvertes).
- Suivez-vous l'agenda de la communauté scientifique ?
- Quelles sont ses dates importantes ?
- Le journal télévisé rend-t-il compte de cet agenda ? (pouvez-vous citer des exemples – congrès, prix, etc.?)
- Vos sources fournissent-elles parfois des images ? Dans quels cas ? Les utilisez-vous ?

La conception des reportages :

- De manière générale, comment naît l'idée d'un reportage ?
- Quelles sont les contraintes télévisuelles pour qu'un sujet scientifique soit traité à la télévision ?
- Y a-t-il des domaines scientifiques plus couverts que d'autres. Pourquoi ?
- La télévision fait-elle l'impasse, selon vous, sur des faits importants pour la communauté scientifique ?
- Diriez-vous que la science est un sujet trop complexe pour les journaux d'information télévisée ?

La réception des reportages

- Comment la science est-elle perçue au sein de la rédaction ? Comment le journaliste scientifique est-il perçu au sein de la rédaction ?
- Comment vos propositions de sujets sont-elles accueillies ?
- Comment le public accueille-t-il vos reportages ?
- Globalement, quelle est votre perception du métier de journaliste scientifique ?
- Pensez-vous qu'on puisse vulgariser la science dans les journaux d'information ? Si oui, quelle est votre méthode pour mener à bien cette vulgarisation ?
- Vous considérez-vous comme un scientifique qui démocratise son savoir ?
- Comme un téléspectateur qui chercherait à comprendre ?
- Comme un médiateur entre la communauté scientifique et celle des téléspectateurs ?
- Quelle image de la science pensez-vous donner à la télévision ?
- Diriez-vous qu'aujourd'hui la science, de manière générale, fait rêver ? fait peur ? rassure ? déçoit ? (autre réponse)
- Depuis que vous êtes journaliste scientifique, avez-vous perçu une évolution quant au traitement médiatique des sujets scientifiques ?
- N'avez-vous pas l'impression qu'aujourd'hui les journalistes scientifiques, dans les journaux d'information, parlent moins de la science elle-même que des débats sociaux qu'elle provoque ? (économiques, sociaux, éthiques, politiques...)